Laurent Vidal, *Femmes en temps de sida. Expériences d'Afrique*

Paris, PUF, 2000, 195 p., bibl. (« Politique d'aujourd'hui »)

Catherine Deschamps

Édition électroniqueURL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7765>

DOI : 10.4000/lhomme.7765

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2001

Pagination : 218-219

ISBN : 2-7132-1391-6

ISSN : 0439-4216

Référence électroniqueCatherine Deschamps, « Laurent Vidal, *Femmes en temps de sida. Expériences d'Afrique* », *L'Homme* [En ligne], 160 | octobre-décembre 2001, mis en ligne le 31 mai 2007, consulté le 24 septembre 2020.URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/7765> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.7765>

Ce document a été généré automatiquement le 24 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Laurent Vidal, *Femmes en temps de sida. Expériences d'Afrique*

Paris, PUF, 2000, 195 p., bibl. (« Politique d'aujourd'hui »)

Catherine Deschamps

- 1 AU MILIEU de son livre, Laurent Vidal commente la manière dont les deux premiers cas de sida recensés au Zaïre avant la médiatisation de la maladie ont été décrits dans les rapports médicaux, ainsi que les sous-entendus sociaux de ces rapports. Il s'agit d'une jeune femme zaïroise, célibataire et qui « aurait été une prostituée », et d'une chirurgienne danoise « qui opérait souvent à mains nues » dans un hôpital missionnaire. « Les rapports médicaux qui consignent ces deux cas ne laissent guère de doute sur la contamination de la femme zaïroise par le biais de rapports sexuels et de la femme danoise, suite à un contact avec du sang infecté. À tel point que se construisent des oppositions caricaturales entre la femme noire/de mauvaise vie/coupable et la femme blanche/de bonnes mœurs/victime qui excluent toute possibilité qu'une prostituée africaine ait pu être infectée par une transfusion sanguine [...] et qu'une femme médecin blanche ait pu être infectée au cours de rapports sexuels » (p. 79).
- 2 L'entreprise de déconstruction des stéréotypes à laquelle se livre Laurent Vidal à cette occasion est typique de la précision et du questionnement constant qui traversent l'ouvrage. Aucune notion communément instrumentée en sciences sociales qui ne soit à nouveau discutée ; aucun outil analytique classique dont la pertinence ne soit réévaluée à la lumière du terrain. Et, paradoxalement, c'est de cette recherche systématique de la précision et de la nuance que découle le seul reproche que l'on puisse, à mon sens, adresser à l'auteur : car, à trop nous inviter à suivre le cheminement de la discussion, il amoindrit parfois la portée de sa pensée et de ses analyses personnelles. Non pas, bien sûr, que le lecteur ne gagne à connaître les termes du débat, mais le cumul des notions mises en doute noie parfois la finesse des interprétations proposées. Toutefois, au-delà de cette critique formelle, le livre fournit une mine d'informations qui étayent ses démonstrations, en particulier grâce à des commentaires d'ouvrages portant sur des recherches déjà menées en Afrique autour du sida et des femmes.

- 3 C'est en s'appuyant sur ces commentaires que Laurent Vidal en vient peu à peu à définir ses problématiques et ses hypothèses. Le suivi qu'il a fait de quatre femmes abidjanaises (l'une séropositive, l'autre séronégative et les deux autres ne connaissant pas leur statut sérologique) sert à la fois de point d'ancrage à l'analyse et de prétexte à des allers et retours vers d'autres terrains africains. Il entend faire du sida un site d'observation des permanences et des mouvements du social : même si « l'idée du sida révélateur et transformateur du social n'est pas en soi nouvelle [...] il n'en reste pas moins remarquable de constater qu'elle n'a guère été développée à partir de l'analyse de la situation spécifique des femmes en temps de sida, a fortiori dans les pays d'Afrique » (p. 11) Pour ce faire, l'auteur propose une approche historique et anthropologique : les discours et les représentations des femmes ou sur les femmes en ce qui concerne l'infection par le VIH sont découpés en trois périodes : avant l'arrivée de l'épidémie ; lors de la première décennie du sida, à travers la thématique de la maladie en général qui désigne les femmes africaines comme responsables ; enfin, depuis 1990 où apparaissent des signes de changement. Laurent Vidal, qui affirme que « dans leur variété, les situations susceptibles d'exposer les femmes au VIH sont autant de pratiques sociales » (p. 181), ne se contente pas d'une étude des rapports sociaux de sexe : les incidences de l'accès au marché du travail des femmes, de leur niveau d'éducation, de leur âge, des migrations vers les villes et des formes prises par les couples sont autant de niveaux d'analyse. L'auteur adopte le plus souvent ce qu'il appelle une « position médiane » à l'égard des théories anthropologiques en cours : la tradition est prise en compte au même titre que la modernité, les approches particularistes et universalistes se complètent plutôt qu'elles ne s'opposent, et les méthodologies servent l'objet de recherche plutôt qu'elles ne le façonnent.
- 4 Au terme de l'exposé, nombre de stéréotypes, y compris ceux produits par le discours scientifique ou par son instrumentalisation, sont mis à mal : exit la soi-disant permissivité africaine comme facteur de diffusion du VIH ; exit la position qui voudrait que les femmes *ne* soient *que* victimes ou *que* responsables ; dangereux les discours qui prônent la fidélité, l'abstinence ou la virginité comme rempart contre la transmission du virus. À toutes les explications simplistes de la persistance des contaminations en dépit, parfois, d'une bonne connaissance, par les sujets, des conditions de transmission du sida, Laurent Vidal préfère une analyse des « phénomène de hiérarchisation des risques » (p. 108) où le social, l'économique et le sanitaire sont mis en balance et font l'objet de négociations et de réajustements. La réflexion sur le travail des femmes est particulièrement intéressante et l'on comprend qu'une interprétation en termes de « libération » ne suffit pas à saisir la complexité des rapports sociaux qui se jouent dans l'accès au marché de l'emploi et à l'autonomie financière : « recherché tout en étant parfois craint, le travail situe la femme dans un rapport incertain au sida : il évite la tutelle financière de l'homme avec les pressions qui peuvent en découler, mais ne garantit pas, par exemple, la fidélité du partenaire » (pp. 163-164).
- 5 Un des grands mérites de Laurent Vidal, et non des moins original au regard de la littérature scientifique existante, est de fonder son propos non seulement sur des récits de femmes, mais aussi et surtout sur des récits de femmes qui ne sont pas nécessairement séropositives, enceintes ou prostituées. Les femmes n'ont pas à être abordées seulement dans des contextes de fragilité, de reproduction ou de marginalité : elles « ne sont pas, par essence, vulnérables » (p. 4), mamans ou putains. Si le rôle de l'anthropologie ou de la sociologie ne fut jamais de renforcer les stéréotypes par le

choix de problématiques limitatives, jusqu'ici la rareté des recherches sur les logiques sociales et perceptives des femmes *encore* séronégatives interrogeait la capacité des sciences sociales à s'émanciper de représentations issues de réflexes protectionnistes. Les « expériences d'Afrique » que relate Laurent Vidal sont à cet égard exemplaires d'une démarche intellectuelle que l'on souhaiterait rencontrer plus souvent.

AUTEUR

CATHERINE DESCHAMPS

EHESS, Paris.